

de l'original. Les autres éléments (couleur, harmonie, rythme, tempo, etc.), cependant, changent. La structure harmonique est généralement sous-tendue par des accords parfaits utilisés de façon non fonctionnelle, ce qui rend l'œuvre très accessible et pourrait contribuer à la faire connaître. De plus, la sonorité qui résulte de l'utilisation du clavecin et des cordes, qui jouent très souvent *col legno* et *sul tasto*, est saisissante. Je crois fermement que «...durch einen Spiegel...», qui dure 22 minutes, mérite de franchir les frontières de la Finlande et devrait être joué par les orchestres de chambre au même titre que d'autres œuvres du genre du XX^e siècle comme le *Requiem* (1957) de Takemitsu et l'extraordinaire *Musique funèbre* (1958) de Lutoslawski.

La seconde face du disque est occupée par la *Sinfonia da camera* pour 12 instruments à cordes, qui date de 1961-62. Il ne m'est pas possible de la commenter d'une façon détaillée, car je n'ai pas eu accès à la partition. L'œuvre semble cependant très solide, bien qu'elle ne m'ait pas impressionné autant que la précédente. L'auteur des annotations, Paavo Heininen, en parle comme d'un point tournant dans l'œuvre de Kokkonen.

Marc-André Roberge

Sergueï Rachmaninov – *Symphonie n° 3 en la mineur*, op. 44 ; *L'Île des morts*, op. 29. Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Lorin Maazel. Deutsche Grammophon 2532 065 (stéréo, procédé numérique).

L'Orchestre philharmonique de Berlin, comme on peut s'en douter, ne s'est pas bâti la réputation qu'il possède en jouant des œuvres de Rachmaninov. Le nom de ce compositeur apparaît d'ailleurs rarement dans sa discographie. Ceci, cependant, ne l'empêche pas de jouer la très belle *Symphonie n° 3* (1935-36) d'une façon absolument remarquable. En effet, bien que je connaisse cette œuvre riche, chaude et magnifiquement orchestrée depuis une quinzaine d'années, je ne l'avais jamais trouvée aussi belle. La direction de Maazel est d'une grande précision et toutes les voix ressortent avec beaucoup de clarté, ce qui augmente d'autant le plaisir que l'on peut retirer de l'audition.

La deuxième face est complétée par le poème symphonique *L'Île des morts* (1909), inspiré par le tableau du même nom du peintre suisse Arnold Böcklin (1827-1901). Il s'agit là d'une œuvre sombre – comme toutes les symphonies et les concertos de Rachmaninov, elle est en mineur – et puissante, qui retrace le périple du nocher Charon, lequel, dans sa barque, fait traverser l'Achéron aux âmes des défunts pour les faire entrer dans le royaume d'Hadès. L'une des caractéristiques les plus frappantes de l'œuvre est la section initiale en 5/8, d'une longueur de 232

mesures, très souvent avec une pédale, et qui représente le mouvement des rames. On notera aussi vers la fin le motif initial du *Dies irae*, l'une des grandes inspirations mélodiques de l'histoire de la musique, que Rachmaninov, d'ailleurs, utilisera dans d'autres œuvres : *Les Cloches*, op. 35, la *Rhapsodie sur un thème de Paganini*, op. 43, et les *Danses symphoniques*, op. 45. L'interprétation, comme dans le cas de la *Symphonie*, est superbe. La prise de son, remarquable, donne à l'enregistrement une grande présence.

Marc-André Roberge

Giacinto Scelsi – *Canti del Capricorno 1-19*. Michiko Hirayama (voix), Masami Nakagawa (saxophone), Sumire Yoshihara et Yasunori Yamagachi (percussion), Michiko Hirayama (flûte à bec basse). Wergo WER 60127 (stéréo, gravure-métal).

Avant de lire le texte de Daniel Cholette sur Giacinto Scelsi qu'on trouvera dans les pages du présent numéro de SONANCES, j'ignorais tout de ce compositeur italien né en 1905. Je ne sais pas par conséquent si les *Canti del Capricorno* sont représentatifs de leur auteur. En tout cas, il ne s'agit certes pas d'œuvres banales.

Les *Canti del Capricorno* sont des pièces pour voix de femme (sauf le n° 19, écrit pour flûte à bec basse), qui se situent à la limite du chant et du cri. La plupart sont pour voix seule, mais certaines comportent une partie de percussion (n°s 14 et 18), de gong thaïlandais (n° 1) ou de saxophone (n°s 5 et 7). La plus longue des pièces dure 3 min 30 sec, la plus courte, 1 min 24 sec.

Ces *canti* ne comportent pas de texte intelligible, mais les sons sont dits sur des syllabes bizarres, rappelant un peu le babillage pré-linguistique du jeune enfant transposé dans un registre adulte et fait surtout de phonèmes percutants et violents. Ces sons s'accompagnent de tous les coups de glotte, de joue et de langue imaginables. Le langage musical se caractérise par des sons prolongés, autour desquels la voix monte ou descend par fractions de tons et qui sont souvent suivis de motifs rapides (un peu, curieusement, comme beaucoup de thèmes de Sibelius). Les sons tenus sont fréquemment modifiés non seulement par des variations de leur hauteur, mais aussi par des vibrations de la voix, parfois ténues, parfois énormes.

Ernstalbrecht Stiebler dit, dans ses notes analytiques, que les chants enregistrés ici ont été composés par Scelsi entre 1962 et 1972 et que les 19 qui forment le cycle proviennent d'un ensemble plus vaste. Le qualificatif « du Capricorne » appliqué à ces chants n'a pas de justification rationnelle, pour autant que j'ai pu m'en rendre compte, en dépit des explications